

EDITIONS DE CHAQUE JOUR
1e Edition (Paris) Bordeaux, Paris
2e Edition (Paris) Bordeaux, Paris
3e Edition (Paris) Bordeaux, Paris

BORDEAUX, 8, rue de Cheverus. Téléphone 103-37.
PARIS, 8, boulevard des Capucines. Téléphone 103-37.

TARIF DES INSERTIONS (calculé d'après)
Annonces de 1ère page (sept. oct. nov. déc.)
Annonces de 2ème page (sept. oct. nov. déc.)

PRIX DES ABONNEMENTS
Paris et départements limitrophes
France (hors départements limitrophes)

A PARIS



Les élèves de la classe 1917 se rendent sur leurs cahisons de 75 à la revue des Tuileries

LA VIE CHERE ET LA PRODUCTION AGRICOLE

Le problème de la vie chère est l'un de ceux qui préoccupent le plus juste titre l'opinion publique. Il était impossible qu'il en fût autrement et, dans l'immense désarroi provoqué par la guerre, l'un des étonnements de l'histoire sera de constater que la France n'a pu supporter une pareille situation pendant seize mois sans que l'aiguillon de la crise ait pris des proportions plus géantes et plus inquiétantes, sans que la misère se soit étendue plus largement sur la grande masse des citoyens.

des champs : semailles, fenaison, moisson, vendanges, venir apporter le concours de leur expérience et de leurs bras à leur famille impuissante. Excellente en soi, cette mesure ne pouvait être qu'un palliatif. Seuls étaient appelés à en bénéficier les soldats renvoyés dans les dépôts. Ils formaient le petit nombre et sont les moins vicieux, puisque la grande masse des jeunes et des solidés est sur le front. On était obligé d'autre part, d'établir en outre un roulement, de sorte que beaucoup des permissionnaires arrivent chez eux lorsque sont terminés les travaux spéciaux pour lesquels ils sont momentanément rendus à la vie civile.

Sans abandonner ce système et tout en cherchant à contraindre à la développer et à le perfectionner, il apparaît indispensable de chercher d'autres moyens d'augmenter l'intensité de la production agricole. Ne pourrions-nous pas, à cet effet, utiliser les prisonniers allemands de façon à ce qu'ils nous servent de main-d'œuvre et de bras à la culture ? Nos ennemis ne haïssent pas inoccupés les prisonniers français. Ils les accueillent de travaux dans et parfois humiliaires. Pourquoi, de notre côté, pourrions-nous les solliciter jusqu'à la mort ? Pourquoi n'imposons-nous pas aux prisonniers allemands les travaux trop lourds pour le courage des femmes et la bonne volonté des vieillards ?

Oh ! je sais le noble sentiment au-dessus de toute cette idée ! Il répond au patriotisme de nos agriculteurs de se trouver en contact avec les représentants de cette horde maudite. Ils frémissent à la pensée de

Quelles seront les conséquences pratiques de ces dispositions législatives ? Je vois bien — si elles sont rigoureusement et impartialement appliquées — qu'elles pourraient soulager la consommation et l'augmentation de la production. Ne risquent-elles pas de rompre entre de rendre l'équilibre indispensable et de rendre illusoire les tentatives faites contre le renchérissement de la vie ? Sans contester en moi-même la nécessité de la taxation et de la réquisition, il me semble que ces mesures défensives devraient être complétées par des précautions de nature à favoriser la production, dont l'insuffisance est le point de départ de la crise de la vie chère et dont le déficit pourrait s'accroître si elle se trouvait atteinte sans compensation par la taxation et la réquisition.

Il ne faut pas s'y méprendre, en effet, nous sommes dans un engrenage dans lequel il est bien difficile de nous dégager et dont il importe de régler sagement la marche.

Les denrées alimentaires augmentent de prix surtout parce qu'elles se raréfient, soit, comme cela se produit pour les œufs, par suite de la suppression de la plus grande partie de nos importations, soit, comme pour la viande, à cause des exigences impérieuses de la consommation militaire, soit, enfin, pour l'ensemble de la production agricole, comme conséquence de l'insuffisance de la main-d'œuvre.

C'est sur ce dernier point qu'il faut concentrer toute notre attention si nous voulons obtenir des résultats efficaces, c'est à combler une situation où les vides laissés dans le monde agricole par la mobilisation qu'il est indispensable de travailler sans relâche.

J'ai cru, et je l'ai dit à plusieurs reprises depuis le début de la guerre, qu'on obtiendrait ce but par une organisation intelligente de l'assistance mutuelle venant à ajouter aux héroïques efforts des femmes pour ne pas laisser la terre improductive. La routine a été la plus forte, et les initiatives qui auraient dû se produire n'ont pas eu l'audace nécessaire pour adapter à une situation exceptionnelle des moyens exceptionnels. On a essayé d'atténuer le mal en obtenant de l'autorité militaire des « permissions agricoles », grâce auxquelles les cultivateurs mobilisés pouvaient, dans les périodes pressantes du travail

plus cuisant. Dans toutes les circonstances de la vie, le marquis de Brionne était entouré des avantages de situation et de fortune qui ont même les angles de l'adversité. Les pauvres, eux, n'ont rien qui les leur adoucesse, qui adoucesse les pointes aiguës de la douleur au milieu de la plus navrante infortune, ils sont asservis aux basses vulgarités de l'existence. Alors qu'ils viennent de tout perdre sur la terre, il leur faut prendre l'omnibus !... Roland soupira. Quelle justice sera donc jamais assez puissante pour supprimer les inégalités sociales ?... Une demie vibra dans le silence comme un appel-gémissement qui s'élevait au-dessus de la rue, et il se remit en marche du côté de la rue de Grenelle. La bataille approchait... Chemin faisant, il essaya d'imaginer ce qu'il dirait à Giselle, ce que celle-ci lui répondrait, et il n'y put parvenir. La vibration poignante restée dans son oreille abolissait tout le reste : — Il est mort, comprenez-vous cela ?... Et il lui semblait que ces mots de mystère s'appliquaient à quelqu'un qu'il avait beaucoup aimé... Peut-être à son amour lui-même... Mais de cet incident, un des innombrables drames de la rue qui se déroulent chaque jour, chaque nuit, dans la grande cité d'amour et de mort, une leçon se dégageait. A présent, le jeune homme se sentait résigné et plus fort.

LE MAIRE DE REIMS

Le docteur LANGELET, maire de Reims, a vu le Président de la République venir de remettre, au nom de la Ligue de l'enseignement, la grande médaille d'honneur, pour le dévouement dont on a fait preuve dans l'administration et l'organisation de la ville.

LES CRIMES ALLEMANDS

Quelques Exemples atroces

Paris, 16 décembre. — La commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens, a présenté son cinquième rapport. Ce document prouve que les crimes de droit commun dont les Allemands se sont rendus coupables sur notre territoire sont innombrables : villes tuées, villages incendiés, villages massacrés, et tout cela en telle quantité que le document est impossible à résumer.

Images familiales

On sait que les soldats anglais cantonnés en France ont leur Club organisé avec tout le confort désirable. Des Sociétés veillent à l'installation de l'immeuble, chauffé et éclairé, ravitaillé en tout ce qu'il faut pour le confort. Le piano est le premier meuble. Et il ne cesse de chanter sous les doigts de Tommy.

LES CRIMES ALLEMANDS

Quelques Exemples atroces

Paris, 16 décembre. — La commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens, a présenté son cinquième rapport. Ce document prouve que les crimes de droit commun dont les Allemands se sont rendus coupables sur notre territoire sont innombrables : villes tuées, villages incendiés, villages massacrés, et tout cela en telle quantité que le document est impossible à résumer.

Images familiales

On sait que les soldats anglais cantonnés en France ont leur Club organisé avec tout le confort désirable. Des Sociétés veillent à l'installation de l'immeuble, chauffé et éclairé, ravitaillé en tout ce qu'il faut pour le confort. Le piano est le premier meuble. Et il ne cesse de chanter sous les doigts de Tommy.

Images familiales

On sait que les soldats anglais cantonnés en France ont leur Club organisé avec tout le confort désirable. Des Sociétés veillent à l'installation de l'immeuble, chauffé et éclairé, ravitaillé en tout ce qu'il faut pour le confort. Le piano est le premier meuble. Et il ne cesse de chanter sous les doigts de Tommy.

SUR LE FRONT



LA MISSION JAPONAISE VISITE LES CHAMPS DE BATAILLE

L'ASSASSIN

Bonjour toi !

Bonjour toi !... l'en as un drôle de cas que toi. C'est à les pompiers il n'est pas noir et doré comme ça... Grand'mère est sortie avec sa boîte à lait, je suis tout seul, mais je n'ai pas peur, parce qu'il faut tout plein clair... Tu te décides à pousser la grille. Qu'est-ce que tu veux, mon bonhomme, avec ton sabre à la main ? Oh ! pourquoi que tu l'essies dans l'herbe, ton sabre ?... Devine ce que j'ai dans le creux de ma main ? C'est une bête à bon Dieu... Je suis à la campagne chez grand'mère, parce que c'est les vacances. Regarde, Madeline me conduit bien aux Tuileries, elle a un grand carré de fleurs, avec aussi des rosiers... quelquefois elle me montre un papillon, mais pas de bête à bon Dieu... A présent, on est dans la salle à manger... par cette porte-là, on va dans l'autre jardin où qu'on peut marcher sur l'herbe... mais mademoiselle moi ne doit pas toucher aux pêches, ni au raisin et pas non plus ouvrir la cabane aux poules... Pourquoi que tu tapes sur la table avec ton sabre, en regardant si on vient, puis-que y a personne ?... Fins donc, tu vas réveiller ma bête à bon Dieu... Tu peux bien attendre grand'mère. Je croyais que c'était elle quand t'as ouvert la grille. Je vais remonter mon drôle comme ça devant mon nez et je gonderai pour de rire... Tu as dû t'amuser en chemin, grand'mère !

A la bonne heure ! viens-t'en plutôt dans le salon. Tiens ! me reconnais-tu au milieu de la commode ? C'est mon portrait quand j'étais toute petite, toute petite... l'année dernière. Maman dit que j'ai été poupée de Noël, comme y en a au Louvre, tu sais, ou bien au Bon Marché. Bien sûr que j'ai mes cheveux frisés de la même couleur que mon croissant pour mon chocolat, le matin — et puis, j'ai mes yeux bleus, mais tout de même je n'ai pas une tête en porcelaine !

Tout le temps : « Ya, ya, » tiens tu m'agaces, — tu fais comme grand'mère, des fois je lui parle un tas de choses, elle ne me répond pas ; — à la fin des fins, je la tire par le bras, alors elle me répond : « Oh ! oui, et c'est » non ! qu'il faut dire !

Après le déjeuner, on reste dans le salon, moi, je m'amuse avec mon album d'images, grand'mère se met à son petit bureau et elle écrit des lettres à son papa. Attends un peu ! peignant que tu t'amuses à décrocher les portraits, je vais te montrer le photo de grand'mère, ça papa vient de faire au 14 juillet. Il l'a faite en petit, avec son kodak, mais il l'a renvoyée à Paris, et le photographe l'a refaite en plus grand. Seulement, elle n'est pas encore encadrée... je sais qu'elle est cachée là, entre les feuilles du bureau, j'y vais bien la trouver... Tiens, fais donc attention ! Tu ne sens pas que je te tire par la manche ? Voyons regarde un peu ce que je te montre, grand'mère, avec sa boîte à lait et son bonnet à rubans... Eh bien quoi ? Qu'est-ce que tu prend ? T'en ouvres tout ce que tu veux, tu sors ! On dirait que t'as peur... Pour quoi que tu pousses ta main devant toi pour pas voir ?... Qu'est-ce que tu cherches vite comme ça ?... Ah ! ton sabre, ta lettre, tes autres papillons ! Tu t'en va donc ?

Mais reste donc plier ! Elle va rentrer, grand'mère, tu vas la voir de vrai... elle va te parler... Tiens, son ouvrage qu'elle a posé la grande horloge a sonné ; du bruit qu'elle fait pour pas que les soldats... Et l'autre qui a laissé la grille ouverte... Alors, viens avec moi, minet, nous allons regarder dans la rue, et je vais crié de toutes mes forces : « Grand'mère ! grand'mère ! »

— Comment qualifier votre façon d'agir ? — Ce silence si cruellement prémédité sur le nom de l'homme que vous devez épouser ?... Et votre trahison d'aujourd'hui !... Vous savez que Homberg est de retour, que nous devons fatalement nous reconstruire... Et vous ne me prévenez pas !... Et devant tout un salon, vous clamez l'annonce de votre mariage avec lui !... Pour que je ne puisse rien faire, n'est-ce pas ?... Pour me lier pieds et poings ?... Ah ! tenez, c'est une indignité !... Giselle avait blêmi. A la fermée où laquelle Roland déjouait son plan d'attaque et s'élevait en juge des premiers minutes elle nous regardait... La lutte serait plus redoutable encore qu'elle ne l'avait supposé... Elle se coula sur le divan, près du jeune homme, et tenta de l'entourer de ses bras... Roland l'implora-t-elle de nouveau, pardonnez-lui. Je t'aimais... Sans dupé, il la repoussa, et sombre, reparti : — Moi aussi, je vous aimais, Giselle !... Dieu sait si je vous ai follement aimé !... Mais pour tout au monde je n'eusse point voulu vous obtenir au prix d'une infamie !

(A suivre)

Sympathies américaines

Voici deux lettres de deux des plus hautes personnalités américaines, M. Taft, ancien président de la République, et M. Bacon, ancien ambassadeur en France. « La Gazette de Voss » a publié la première, où M. Taft, s'adressant à une dame de ses amis, s'écrit : « Chère Mademoiselle, « Votre sympathie pour le rôle général que jouent l'Amérique pendant la guerre pour adoucir les malheurs effroyables que la cupidité de l'Allemagne prussifiée fait subir à des femmes et à des enfants sans défense a contribué à faciliter l'accomplissement du devoir de l'Amérique. »

GUILLAUME ET SES OIES



Extrait de l'Evening Telegram, de New-York

LES CRIMES ALLEMANDS

Paris, 16 décembre. — La commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens, a présenté son cinquième rapport. Ce document prouve que les crimes de droit commun dont les Allemands se sont rendus coupables sur notre territoire sont innombrables : villes tuées, villages incendiés, villages massacrés, et tout cela en telle quantité que le document est impossible à résumer.

LES CRIMES ALLEMANDS

Salonique, 11 décembre (retardé). — Une histoire extraordinaire arrive ici de Constantinople, par l'intermédiaire d'un journaliste français, homme d'expérience, qui réside dans la capitale turque. Il y a eu, temps, le sous-marin français « Turquoise » — les journaux l'ont appelé « sous-marin » — qui s'est échoué dans la mer de Marmara et ne put éviter de tomber aux mains des Turcs. L'équipage fut fait prisonnier. On exposa le sous-marin à Constantinople.

La Fin tragique du sous-marin « Turquoise »

Salonique, 11 décembre (retardé). — Une histoire extraordinaire arrive ici de Constantinople, par l'intermédiaire d'un journaliste français, homme d'expérience, qui réside dans la capitale turque. Il y a eu, temps, le sous-marin français « Turquoise » — les journaux l'ont appelé « sous-marin » — qui s'est échoué dans la mer de Marmara et ne put éviter de tomber aux mains des Turcs. L'équipage fut fait prisonnier. On exposa le sous-marin à Constantinople.

Images familiales

On sait que les soldats anglais cantonnés en France ont leur Club organisé avec tout le confort désirable. Des Sociétés veillent à l'installation de l'immeuble, chauffé et éclairé, ravitaillé en tout ce qu'il faut pour le confort. Le piano est le premier meuble. Et il ne cesse de chanter sous les doigts de Tommy.

Images familiales

On sait que les soldats anglais cantonnés en France ont leur Club organisé avec tout le confort désirable. Des Sociétés veillent à l'installation de l'immeuble, chauffé et éclairé, ravitaillé en tout ce qu'il faut pour le confort. Le piano est le premier meuble. Et il ne cesse de chanter sous les doigts de Tommy.

Images familiales

On sait que les soldats anglais cantonnés en France ont leur Club organisé avec tout le confort désirable. Des Sociétés veillent à l'installation de l'immeuble, chauffé et éclairé, ravitaillé en tout ce qu'il faut pour le confort. Le piano est le premier meuble. Et il ne cesse de chanter sous les doigts de Tommy.

Images familiales

On sait que les soldats anglais cantonnés en France ont leur Club organisé avec tout le confort désirable. Des Sociétés veillent à l'installation de l'immeuble, chauffé et éclairé, ravitaillé en tout ce qu'il faut pour le confort. Le piano est le premier meuble. Et il ne cesse de chanter sous les doigts de Tommy.

Images familiales

On sait que les soldats anglais cantonnés en France ont leur Club organisé avec tout le confort désirable. Des Sociétés veillent à l'installation de l'immeuble, chauffé et éclairé, ravitaillé en tout ce qu'il faut pour le confort. Le piano est le premier meuble. Et il ne cesse de chanter sous les doigts de Tommy.

Images familiales

On sait que les soldats anglais cantonnés en France ont leur Club organisé avec tout le confort désirable. Des Sociétés veillent à l'installation de l'immeuble, chauffé et éclairé, ravitaillé en tout ce qu'il faut pour le confort. Le piano est le premier meuble. Et il ne cesse de chanter sous les doigts de Tommy.

FEUILLETON DE LA PETITE GIRONDE

du 18 décembre 1915

AMOUR

FRANÇAISE

PAR PAUL JUNKA

GISELLE DE NOYANS

Roland demeurait pensif à la même place. Une sorte de curiosité inquiète dans son esprit, lui montrait l'égoïsme de son absorption douloureuse durant cette soirée où il s'était cru le plus misérable des êtres. Pourtant, qu'il était son éprouvé à côté de celle qui subissait cette pauvre femme inconnue ?... Jusqu'ici, il ne soupçonnait point les mille piqûres qui rendent le chagrin des désertés

FEUILLETON DE LA PETITE GIRONDE

du 18 décembre 1915

AMOUR

FRANÇAISE

PAR PAUL JUNKA

GISELLE DE NOYANS

Roland demeurait pensif à la même place. Une sorte de curiosité inquiète dans son esprit, lui montrait l'égoïsme de son absorption douloureuse durant cette soirée où il s'était cru le plus misérable des êtres. Pourtant, qu'il était son éprouvé à côté de celle qui subissait cette pauvre femme inconnue ?... Jusqu'ici, il ne soupçonnait point les mille piqûres qui rendent le chagrin des désertés

FEUILLETON DE LA PETITE GIRONDE

du 18 décembre 1915

AMOUR

FRANÇAISE

PAR PAUL JUNKA

GISELLE DE NOYANS

Roland demeurait pensif à la même place. Une sorte de curiosité inquiète dans son esprit, lui montrait l'égoïsme de son absorption douloureuse durant cette soirée où il s'était cru le plus misérable des êtres. Pourtant, qu'il était son éprouvé à côté de celle qui subissait cette pauvre femme inconnue ?... Jusqu'ici, il ne soupçonnait point les mille piqûres qui rendent le chagrin des désertés

FEUILLETON DE LA PETITE GIRONDE

du 18 décembre 1915

AMOUR

FRANÇAISE

PAR PAUL JUNKA

GISELLE DE NOYANS

Roland demeurait pensif à la même place. Une sorte de curiosité inquiète dans son esprit, lui montrait l'égoïsme de son absorption douloureuse durant cette soirée où il s'était cru le plus misérable des êtres. Pourtant, qu'il était son éprouvé à côté de celle qui subissait cette pauvre femme inconnue ?... Jusqu'ici, il ne soupçonnait point les mille piqûres qui rendent le chagrin des désertés

FEUILLETON DE LA PETITE GIRONDE

du 18 décembre 1915

AMOUR

FRANÇAISE

PAR PAUL JUNKA

GISELLE DE NOYANS

Roland demeurait pensif à la même place. Une sorte de curiosité inquiète dans son esprit, lui montrait l'égoïsme de son absorption douloureuse durant cette soirée où il s'était cru le plus misérable des êtres. Pourtant, qu'il était son éprouvé à côté de celle qui subissait cette pauvre femme inconnue ?... Jusqu'ici, il ne soupçonnait point les mille piqûres qui rendent le chagrin des désertés

FEUILLETON DE LA PETITE GIRONDE

du 18 décembre 1915

AMOUR

FRANÇAISE

PAR PAUL JUNKA

GISELLE DE NOYANS

Roland demeurait pensif à la même place. Une sorte de curiosité inquiète dans son esprit, lui montrait l'égoïsme de son absorption douloureuse durant cette soirée où il s'était cru le plus misérable des êtres. Pourtant, qu'il était son éprouvé à côté de celle qui subissait cette pauvre femme inconnue ?... Jusqu'ici, il ne soupçonnait point les mille piqûres qui rendent le chagrin des désertés

FEUILLETON DE LA PETITE GIRONDE

du 18 décembre 1915

AMOUR

FRANÇAISE

PAR PAUL JUNKA

GISELLE DE NOYANS

Roland demeurait pensif à la même place. Une sorte de curiosité inquiète dans son esprit, lui montrait l'égoïsme de son absorption douloureuse durant cette soirée où il s'était cru le plus misérable des êtres. Pourtant, qu'il était son éprouvé à côté de celle qui subissait cette pauvre femme inconnue ?... Jusqu'ici, il ne soupçonnait point les mille piqûres qui rendent le chagrin des désertés





